

## Spectacles

Patrick Straram

---

Number 17, Noël 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55252ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Straram, P. (1959). Review of [Spectacles]. *Vie des arts*, (17), 64–65.

# LIVRES

## IMAGES DE LA VIE

Je ne puis supporter la photographie d'art, mais j'aime celle qui « donne à voir », simplement, qui propose des images de vie. Il y faut beaucoup moins de retouches, mais un Yousuf Karsh n'a jamais embelli que des cadavres. Il y faut beaucoup plus d'attention au spectacle du monde pour saisir un moment de vérité. Un Cartier-Bresson nous offre de tels moments, sans éclairages savants, et ses images les plus vives provoquent une émotion qui nous replace sur le chemin de la vie, et soutiennent longtemps notre méditation.

Nous retrouvons aujourd'hui les images que Cartier-Bresson a rapportées d'un long voyage en Chine, au moment où naissait le régime actuel (1). Jean-Paul Sartre écrit dans la préface : « Faites poser vos modèles, vous leur donnez le temps de devenir autres. Autres que vous. Autres que l'homme. Autres que soi ». On sait vraiment trop de choses pour poser avec candeur, et celui qui voit n'est plus assez naïf pour livrer le fond de son âme en croyant copier ce qu'il voit. Le peintre ne peut plus faire de portraits, le réalisme est devenu impossible. S'y livrer ne serait qu'embellir un cadavre comme nous le démontrent avec une touchante insistance les peintres des nobles Salons. Les hommes et les femmes que Cartier-Bresson surprend, seuls ou en foule, se livrent à nous si complètement que nous pouvons converser avec eux, les introduire dans notre intimité, alimenter de leur présence notre imagination créatrice.

Il y a cependant des modèles qui peuvent poser sans devenir autres. Ce sont les grands monuments de l'architecture, oeuvres d'homme qui ont atteint la plénitude de leur forme et qui échappent au temps. Ces modèles ne souffrent pas plus la retouche que la figure humaine. Ils vivent dans la lumière et il faut saisir le moment et l'angle qui en manifestent la beauté, sinon complètement, du moins sans mensonge.

Dans *L'Ordre grec*, (2) Serge Moulinier s'est attaqué au plus difficile des sujets : le temple dorique. Tout n'a-t-il pas été dit sur ces ruines qui déçoivent tant de touristes ? Mais non, puisqu'elles sont nouvelles pour chacun de ceux qui savent voir. Serge Moulinier est de « ceux-là qui montent encore vers les temples avec la volonté des initiés et la patience des suppliants de découvrir dans leurs ruines la rigueur de l'Ordre, de révéler un dieu dans ces paysages trop séduisants ».

C'est François Cali qui rend cet hommage au photographe et c'est lui qui commente les bouleversantes images, nous permettant de mieux lire l'inépuisable poème de pierre, la fable sacrée du Beau. Des textes de poètes et philosophes grecs, familiers de la haute poésie plastique, viennent confirmer l'authenticité de cet affrontement de l'homme et de son destin dans le plein mystère de la vie. A l'architecte d'aujourd'hui, nous aimerions rappeler, avec François Cali, cette sereine affirmation d'un vieux maître : « Ce qui se montre est une vision de l'invisible », ou ces lignes de Lautréamont : « O Mathématiques sévères, je ne vous ai pas oubliées... J'aspirai instinctivement dès le berceau à boire à votre source, plus ancienne que le soleil, et je continue encore à fouler le parvis sacré de votre temple solennel ». Ce serait le supplier de ne jamais oublier que l'architecture est un art, l'in-

viter à remonter à la source des mathématiques sévères où, comme le dit François Cali, « la Proportion est cette mesure acharnée du Beau, cette élasticité de la pierre sous la contrainte du soleil et de ses nombres, cette mort et cette résurrection des harmonies ».

La photographie nous propose encore tous les prestiges d'une réalité saisie dans l'instant qui demeure, grâce à Gotthard Schuh qui rapporte des images des *Iles des dieux* (3), Java, Sumatra et Bali. Ce monde est à mi-chemin de la Chine quotidienne et du temple dorique. Il baigne encore dans une très ancienne et vivante tradition que tout rappelle : les costumes, les gestes et même la forme des corps, la placidité des regards. Le corps humain rejoint l'intemporelle beauté du temple grec dans les admirables photos de deux fillettes qui répètent leur leçon de danse. De telles rencontres sont rares et l'auteur nous dit que, même à Bali, elles ne seront bientôt plus possibles. Il nous faudra vraiment réinventer des gestes d'une aussi noble beauté si nous ne voulons pas mourir d'ennui.

ROBERT ELIE

(1) *D'une Chine à l'autre*, Robert Delpire, éditeur.

(2) Arthaud, éditeur.

(3) Editions Clairefontaine, Lausanne.

# SPECTACLES

## LE MAL COURT — LE BALADIN DU MONDE OCCIDENTAL

Avec « Le mal court » au Théâtre-Club et « Le baladin du monde occidental » à l'Orphéum, Montréal jouit en cette fin d'année de deux spectacles essentiels.

Pour Audiberti, l'âme la plus sensible sera celle qui, parce que la plus brutalisée, sera la plus intraitable. Et la pureté mène au mal, une fois qu'on a compris que le mal court, qu'on l'a d'autant plus profondément compris qu'on était avide de bien. *Au-delà du bien et du mal*, le propos d'Audiberti est de faire une critique cinglante au moyen

de l'humour le plus corrosif et le plus lucide. Mais il y a plus que cette critique, plus que la poésie, la vitalité et l'ironie d'Audiberti : il y a dans « Le mal court » une mise en valeur magistrale des personnages par le JEU INTEGRAL.

Pour Synge, le chevalier errant, vagabond et grand raconteur de légendes exagérées comme des mythes, sera celui qui pourra être un vrai camarade et un vrai séducteur. L'absurde peut devenir un charme et une sincérité, et une chaleur humaine, et le mal peut mener au bien,

les rapports entre individus l'emportant sur les principes des sociétés. *Au-delà du bien et du mal*, le propos de Synge est de faire une farce et une légende au moyen de l'humour et le merveilleux les plus corrosifs et les plus lucides (une lucidité des sensations et des archétypes de la conscience au lieu d'une intelligence des théorèmes et du rationalisme scolaire). Mais il y a plus que cette farce qui est aussi une légende, plus que la poésie, que la vitalité et l'ironie de Synge : il y a dans « Le baladin du monde occidental » une mise en valeur magistrale des personnages par le JEU INTEGRAL.

Et je vois dans l'exubérance, le fantastique, le merveilleux et l'humour ubuesque (avec la tendance folklorique irlandaise si attachante pour Synge, avec l'insolence et le déguisement à la Jacques Vaché ou à la Boris Vian pour nouvelle sensibilité chez Audiberti), je vois dans ces fatrasies cinglantes que sont « Le mal court » et « Le baladin du monde occidental » un équivalent dramatique et intellectuel des grandes imageries dans l'histoire de la peinture.

Ces pièces, elles rejoignent l'oeuvre de Jérôme Bosch, celle de Chagall, celle de Klee. Même fourmillement dans lequel s'équilibrent rêve et désir de situer des thèmes clés, même hermétisme et même humour qui ne tendent qu'à « déclarer » une lucidité et une sensibilité. Et, surtout, je crois, chez Audiberti et Synge comme pour Bosch, Chagall et Klee, la volonté bien arrêtée d'arracher à la vie la plus intense et la plus riche un art des signes.

Il était difficile d'égaliser sur une scène « Le mal court » réalisé à la radio l'an dernier par Roger Citerne (et qui bénéficiait d'une interprétation exceptionnelle, surtout grâce à Ginette Letondal et à un André Fouché magistral). Mais au Théâtre-Club, outre des costumes magnifiques, on peut voir un Claude Préfontaine qui se tire à son avantage d'un rôle difficile, tandis que Marc Favreau, Jacques Galipeau et Henri Norbert surtout sont très convainquants.

A l'Orphéum, c'est le décor qu'on voit le plus. Et puis, il y a le charme et la sincérité d'un Tassé, aussi doué

que consciencieux. Il y a la présence de Dyne Mouso, une présence d'une envergure qui marque et fait oublier certaines inégalités. Il y a la présence d'un Gabriel Gascon et d'un Lionel Villeneuve, deux comédiens qui le sont vraiment. Il y a surtout la présence de Victor Désy, extraordinaire de justesse, de lucidité et d'allant, au sens des mots qui convenait pour un Jules Berry.

Mais plus que la qualité intrinsèque de ces deux spectacles, c'est ce qu'ils signifient qui doit inciter chacun à s'y rendre, disponible pour ces phases exceptionnelles d'un jeu de l'homme, une santé à même la vie dans tous ses jaillissements et toutes ses correspondances. Phases qui importent plus que jamais, et c'est pourquoi il faut louer sans aucune restriction Monique Lepage et Jacques Létourneau d'avoir monté « Le mal court », pourquoi il faut louer sans aucune restriction Jean Gascon d'avoir monté un excellent « Baladin du monde occidental ».

P. STRARAM

